

Zeitschrift: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte = Société Suisse d'Histoire Economique et Sociale

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte

Band: 20 (2005)

Artikel: La pratique des loisirs : entre l'utile et l'agréable : introduction

Autor: Tissot, Laurent

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-871931>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Laurent Tissot

La pratique des loisirs: entre l'utile et l'agréable. Introduction

L'étude du temps libre et des loisirs ne peut pas faire l'économie des acteurs dans lesquels ces notions s'incarnent et des pratiques qui les fondent. Le lien n'a rien de rhétorique. Si elles ont pu d'abord apparaître dans des discours, s'exprimer dans des revendications, être débattues entre partenaires sociaux ou annoncées sur les affiches électorales, ces notions ne se sont pas pour autant définies que sous ces seuls points de vue. Entre discours et pratiques, le lien ne passe pas forcément de façon mécanique des premiers aux seconds, celles-ci ne faisant que reproduire la substance de ceux-là. La question mérite aussi d'être posée de savoir quels sens elles ont pu prendre au moment même où elles trouvaient des concrétisations. Elle requiert de rendre précisément compte du contenu de ces plages de temps laissées à la libre disposition des acteurs et de la façon dont ceux-ci les ont imaginées et les ont ordonnées. C'est dire qu'une attention soutenue doit être portée autant à ce qui a été conçu et affirmé qu'à ce qui a été réalisé et vécu. En insistant sur cette approche «bilatérale», on parvient ainsi à mieux évaluer la nature des démarches et le poids des interactions. S'intéresser aux pratiques, c'est mettre en exergue la capacité de créativité des acteurs et la perméabilité des activités au sens où les transferts culturels ont pu puissamment agir dans la reconnaissance du temps libre et dans son utilisation à des fins ludiques.

Le texte de *Christian Koller* tend à montrer la pertinence de la première approche. Tout le discours bâti autour de la notion de loisirs ouvriers s'articule notamment sur le fondement idéologique de pratiques définies pour leur valeur intrinsèque. En considérant le loisir ouvrier comme un élément d'une contre-culture «anticapitaliste», son institutionnalisation ne pouvait s'exercer qu'en dehors des ressorts actionnés par la société «bourgeoise». Christian Koller en recense les principaux aspects dans le cadre du contexte helvétique. Profondément ancrées dans les grands débats qui agitent le mouvement ouvrier européen, les organisations sportives suisses séduisent un très grand nombre d'ouvriers qui intègrent, pour la première fois, la dimension sportive dans leur existence et la vivent selon les principes édictés par elles: des

règles de jeu aux adversaires, des équipements aux habillements, des rencontres aux choix des compétitions. En ce sens, l’adéquation entre discours, acteurs et pratiques ne souffre d’aucune discussion quelque soit les objectifs recherchés ou les relations envisagées avec les «ennemis de classe». Le discours modèle la pratique au point de la rendre totalement dépendante des changements d’orientation idéologique.¹ Dès 1936, les organisations sportives ouvrières suisses s’arriment dorénavant à la lutte antifasciste qui nécessite un virement de cap stratégique: l’isolationnisme cède le pas à un rapprochement avec les organisations sportives «bourgeoises», contribuant ainsi à la campagne de «défense spirituelle» qui tente d’allier une défense de la démocratie à une défense des valeurs helvétiques. Sans pour autant que le contenu des pratiques ne change, la palette des adversaires peut s’ouvrir et la limite entre sportifs fréquentables et infréquentables être repoussée jusqu’aux organisations sportives militant sous le pavillon des dictatures nazies et fascistes.

A la lecture du texte de Christian Koller, nier que les diverses modalités d'accès à des activités de loisir participent d'un processus complexe, alimenté par des contraintes et des dispositifs structurant les sociétés selon les habitus, les configurations sociales et économiques ou les héritages politico-culturels serait peu concluant.

Le texte de *Sabine Braunschweig* est un autre exemple des pressions du climat «idéologique» au sens large du terme qui pèse sur des professions ou des communautés. Les métiers de la santé activent toute une symbolique qui annihile ou érode le sentiment d'existence personnelle au profit de la mission théologique assignée aux soins des malades et au travail hospitalier. L'esprit de sacrifice empreint toutes les discussions qui ont pu agiter ces milieux, notamment dans le raccourcissement des horaires de travail et l'octroi d'un temps libre plus substantiel. Les professions de soignants-tes ne sont pas des professions comme les autres parce qu'elles se rattachent à une tradition qui les dissocie des professions issues de l'industrialisation et de ses effets sociaux et culturels. Dans cette perspective, la question des usages du temps ne se discute pas, car ce personnel doit tout son temps à son travail et un dévouement total aux tâches requises. Si elle retient néanmoins l'attention, elle met en exergue, comme dans d'autres milieux, les aspects négatifs qu'elle soulève, soit l'incapacité des concernés-ées de le meubler convenablement. Or c'est justement sur ces aspects que les partisans d'une amélioration du temps de travail marqueront des points dans ces professions: la lecture d'ouvrages professionnels ou la visite d'anciens malades peuvent aider à une meilleure qualification du personnel. Le temps libre «utile» est à même de rallier des avis opposés à tout changement. C'est dire que le texte de Sabine Braunschweig pose aussi la question centrale de l'identification de la pratique comme une justification du temps libre. Ceci nous ramène à considérer l'analyse de la pratique comme un facteur de différenciation ou d'intégration, comme un élément de socialisation ou d'assimilation, de rejet ou d'isolement, de reconnaissance ou de détachement. Si on peut expliquer la pratique

par l'identification de l'acteur à son milieu, on peut aussi légitimer le temps libre par le rapport utilitaire qu'il est censé apporter ou par la séduction qu'il peut opérer sur la société. En décrivant ses usages, ses fonctions et ses caractéristiques, on renverse ainsi le lien méthodologique qui lie le discours à la pratique en privilégiant celui qui va de la pratique au discours.

La contribution d'*Andreas Mai* adhère à ce choix méthodologique. Si le rôle des médecins et des hygiénistes est crucial dans la diffusion de modèles thérapeutiques liés à l'utilisation de la villégiature et du séjour dans une station de cure, cela tient précisément dans la codification des pratiques et des activités propres à régénérer les corps. La pratique fonde ici le temps libre parce qu'elle est au cœur du dispositif et, en conséquence, le légitime. Mais, dans le même temps, la pratique fonde le discours en distinguant les éléments qui peuvent le rendre scientifiquement acceptable et socialement défendable. En ce sens, l'utilité du loisir passe par une définition précise de ce qui s'y fait. Rien ne sert de passer trois semaines en montagne si l'on ne s'en tient pas aux règles scrupuleusement édictées par les médecins. La journée est ponctuée de gestes précis, ordonnés, mesurés, que ce soit le rythme des promenades ou la composition de la diète. On assiste en quelque sorte à une disciplinarisation du temps libre et du loisir. En suggérant les séjours dans les stations de cure, l'univers médical et hygiénique pousse à les concevoir comme une prescription pharmaceutique délivrant les remèdes à prendre et le rythme d'absorption. Qui plus est, la pratique définit aussi la cible des clientèles susceptibles de l'utiliser et d'en bénéficier le plus avantageusement: les malades, les habitants des grandes villes, les professions ne requérant pas des efforts physiques intenses (fonctionnaires, employés, enseignants, etc.), les femmes et les enfants. Conditionner l'existence de la pratique à des fonctions précises et délimiter les acteurs aptes à en bénéficier illustrent la force du pouvoir médical dans les domaines du temps libre et des loisirs. Ces restrictions ne doivent pas amener à croire qu'elles débouchent sur une diminution des effets recherchés ou une amputation de l'amplitude qu'elle aurait été à même d'atteindre. Elles rendent attentives au souci de définir la notion de temps libre et celle de loisir et de les rendre compatibles au contexte de leur utilisation. En conséquence, elles les rendent admissibles dans les limites que la science peut accepter.

En contrepoint à cette légitimation du loisir par sa pratique, on voit également poindre une des grandes préoccupations qui couvrent tout le phénomène de l'industrialisation, soit la dégradation des conditions de vie dans les grandes villes. Ces lieux, fruits de la concentration et du progrès économiques, favorisent, paradoxalement, la maladie et la morbidité. Le monde médical stigmatise toute l'ambiguïté qui accompagne la prospérité issue des révolutions industrielles. En d'autres termes, le loisir naît ici de l'incapacité des sociétés industrielles à soigner les maladies que celles-là génèrent. Il se justifie par sa fonction de régénération des corps mis à mal par les fumées des usines circonscrites dans les grandes villes. En amenant à leur reconnaissance et en codifiant

leur utilisation, les médecins et hygiénistes ont préparé la grande vague d'extension et de généralisation du temps libre et du loisir dans l'entre-deux-guerres.

Une exégèse du temps libre n'est pas réductible à celle que les médecins ont appelé de leurs vœux dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Une autre traduction s'est opérée, entre autres, à travers l'avènement des sports qui se règle sur des modalités qui font appel à des acteurs soucieux de donner à ces phénomènes un sens très précis. *Thomas Busset* ne se contente pas d'attribuer au triomphe de l'«*english way of life*» l'essor de ces activités. Sans nier les effets de celui-ci, cette conquête des pratiques hivernales allie étroitement le calcul économique à une prise de conscience des acteurs impliqués: offre et demande s'épaulent ici pour rendre possible des activités jugées incongrues pour l'époque. Si la clientèle est forcément étroite socialement, elle peut jouer ce rôle fondamental de «*cobaye*» qui a si puissamment marqué l'histoire technique et culturelle.² Le consommateur légitime par sa demande le désir d'une pratique qui est garantie par la mise en place d'aménagements spécifiques (infrastructures, matériel, équipements, etc.). Dans cette perspective, le loisir ne peut être conçu, dès le départ, que comme un «système» impliquant la mise en commun d'un ensemble d'apports rendus compatibles et interdépendants.³ Destinés à une clientèle déjà habituée à l'usage de temps libre et de loisirs, les sports d'hiver impliquent donc très rapidement une professionnalisation des services et des prestations qui les rendent tout à fait acceptables et même désirables par les autochtones qui en voient tout le profit qu'ils peuvent en tirer. Cette confluence d'intérêts rend d'autant plus floue la limite entre travail et loisir qu'elle associe des acteurs qui ne recherchent pas forcément le même objectif. Thomas Busset reprend, à cet égard, un débat que les historiens de la montagne ont déjà animé depuis plusieurs années, soit le degré de participation des autochtones à l'essor du tourisme. Sans entrer dans tous les points de la discussion, il faut préciser la diversité des attitudes que les autochtones ont pu manifester face à ce phénomène selon les lieux et les époques. Cette diversité reste encore, pour une large part, à expliciter.⁴ Mais que ce soit dans le monde des hôteliers, des éditeurs de guides et de cartes, des fabricants d'articles de sport, des vendeurs ou des guides de montagne, la présence d'autochtones aux côtés d'«étrangers» à la vallée reste prouvée. Ce qui n'exclut ni l'existence d'un sentiment d'hostilité, de méfiance ou d'indifférence. L'intérêt économique n'est pas tout de suite assimilable à un esprit d'ouverture. Il peut se marier à des attitudes sociales très diverses, voire contradictoires.

Ce point est patent pour qui s'intéresse à la chasse, activité qui nécessite de repenser le lien entre loisir et travail. *Guillaume Roduit* rappelle l'ambiguïté des notions véhiculées parfois hâtivement dans les ouvrages d'histoire ou de sociologie traitant des loisirs. L'étude de la chasse est un véritable cas d'école en même temps qu'un casse-tête. Non pas que sa pratique ait changé dans son contenu, mais elle a subi un tel glissement de sens depuis une quarantaine d'années qu'une remise en question

de son existence est un fait d'actualité: l'image du chasseur-prédateur est pourfendue sans que sa substitution en chasseur-gestionnaire n'ait altéré la nature du débat. L'argumentaire ressemble à s'y méprendre à ce qui se voit dans le cas de la corrida qui, tout en laissant une large place aux dimensions biologiques, anthropologiques, philosophiques et religieuses, ranime les convictions d'une société civilisée encore en butte aux habitudes d'une civilisation barbare.⁵ Il faut sans doute retourner aux pages consacrées par Norbert Elias et Eric Dunning à la chasse aux renards en Angleterre pour dépasser le cadre étroit que la chasse en Suisse en général, et dans le canton du Valais en particulier, a pu susciter ces dernières années. Ne voir le procès de civilisation que comme un processus marquant l'augmentation des contraintes au détriment de la jouissance de plaisir ampute le débat sur l'histoire du loisir et du sport d'une dimension importante. «Cette opinion tient peut-être au fait que, dans une certaine mesure, la recherche scientifique s'intéresse moins aux plaisirs qu'aux règles limitatives.»⁶ Dépassionner le débat pour mieux comprendre le sens de l'«émotion» et de la «passion» comme élément fondateur du loisir, c'est aussi redonner un sens scientifique à l'étude de son histoire, c'est peut-être aussi reconnaître la nécessité du loisir.

L'étude des usages du temps libre s'associe à la quête historiographique de mieux tenir compte de toute l'épaisseur de l'existence humaine, trop souvent ramenée à son côté professionnel et constraint. Or, on l'a déjà implicitement vu dans les textes commentés: l'usage d'un temps libre et du loisir repose sur la capacité matérielle de les rendre possible. Beaucoup d'auteurs ont déjà insisté sur leur dimension créatrice. Du train à l'automobile, du ski à l'alpinisme, le loisir a été récepteur d'une nouvelle technologie rapidement appliquée à d'autres usages et à d'autres objets. C'est un aspect fondamental sur lequel il faut encore insister. Le développement de la radio s'inscrit parfaitement dans cette dynamique. *Denis Rychner* souligne les composantes qui ont permis à la radio d'être acceptée dans la palette des usages du temps. Le style radiophonique, clé de conquête des foules, s'est largement bâti autour de la notion de divertissement et en recourant à un matériel technique inédit. En sortant du studio, la radio se rapprochait des populations qu'elle voulait séduire ou fidéliser. Mais cette stratégie a reposé sur l'appropriation de techniques de reportages qui faisaient largement appel à des dispositifs inédits qui trouvaient là des occasions d'expérimentation et de perfectionnement. L'événement sportif est resté, à cet égard, un terrain d'expérimentation sans limite. Autant le Tour de Suisse cycliste s'est servi de la radio pour se faire connaître, autant la radio s'est servie du Tour de Suisse pour accroître une audience populaire. De là à dire que la radio a été le principal vecteur de diffusion du temps libre et du loisir, il y a un pas qu'on ne peut, en l'état des recherches, franchir. Mais la domestication de ce média, son expansion et son amélioration poursuivent, dans l'entre-deux-guerres, une œuvre de très grande ampleur qui a marqué une très grande partie de la population suisse.

Le moyen technique s'est avéré aussi un puissant instrument dans la diffusion et le contrôle du loisir comme le montre *Stefano Mordasini* avec le cinématographe. Son utilisation par les œuvres catholiques tessinoises s'associait d'abord au véhicule d'un message «idéologique». Elle passait également par une codification tout aussi précise du temps libre et des loisirs. Le cinématographe permettait au loisir d'être accepté parce qu'il était conçu dans sa dimension utilitaire et pédagogique. Ce double processus a aboutit à une autre conséquence, tout aussi importante, soit la reconnaissance de la technique par l'ensemble des populations touchées. Dans le cas du cinématographe, son utilisation marquait à la fois son appropriation et sa maîtrise. En d'autres termes, le loisir a été non seulement une source d'apprentissage technique et pédagogique, mais il a rendu familière un support médiatique qui effrayait des élites parce que source de changement et d'intrusion d'une modernité qu'elles abhorraient par ailleurs.⁷ En association étroite avec la technique, le loisir devenait un pivot central dans l'entreprise de domestication des âmes que l'Eglise catholique, entre autres, s'était à mise à la tâche de réaliser face aux menaces d'une industrialisation jugée destructrice. Mais revers de la médaille, les «*oratori*», pour garder une audience décente et assurer financièrement leur rentabilité, programmèrent des films commerciaux qui étaient à mille lieues de servir les objectifs qu'ils s'étaient assignés. *Nolens volens*, le cinématographe imposait le fil d'une évolution sociale et morale libérée des contraintes catholiques tout en affrontant les tourments d'une guerre commerciale avec les exploitants privés de salle.

Loin d'avoir fait surgir, comme un magicien un lapin de son chapeau, temps libre et loisirs, les sociétés industrielles, bâties sur les notions fondatrices de travail et de discipline, ont été habitées par le besoin de ces séquences temporelles régénératrices. Le spectre du temps libre a saisi les sociétés industrielles comme il avait saisi, sous des formes appropriées à leur croyance et leur destinée, d'autres sociétés humaines. Son étude recèle la nécessité d'attacher une importance égale aux formes des discours suscités par son existence ou son appel et aux pratiques inscrites dans les faits et gestes des acteurs.

Cette dernière approche appelle ainsi à un répertoire systématique des usages du temps. Si elles se conjuguent différemment selon les sociétés et les époques, selon les structures sociales et les configurations politiques, les pratiques ne se dissoient pas du volume de temps libre à disposition. La quantité de temps libre libérée influe directement sur l'intensité de sa jouissance et la satisfaction de sa manifestation. Norbert Elias et Eric Dunning avaient lancé une première lance en vue de procéder à une classification des usages du temps libre.⁸ Au-delà de l'insatisfaisante division entre temps libre et temps de travail, ils décrivent le «spectre du temps libre» en montrant précisément la porosité des frontières entre ces plages temporelles. Ils insistent également sur la présence des temps contraints dans la nébuleuse du temps libre. Si le temps libre n'est pas le simple reliquat du temps de travail, il se structure

également en activités plus ou moins imposées par la satisfaction de besoins, vitaux ou sociaux, liés à la gestion des existences, au maintien des équilibres personnels et à la conquête de nouvelles expériences.

Notes

- 1 Pour un autre exemple, cf. le numéro des Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier consacré aux sports ouvriers. *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, Lausanne, 18/2002.
- 2 Pour ces questions, cf. François Caron, «Histoire économique et dynamique des structures» in *L'Année sociologique*, 1991, pp. 124-125.
- 3 Sur la notion de système, cf. François Caron, *Les deux révolutions industrielles du XX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1995.
- 4 On peut renvoyer à nos deux articles qui traitent en partie de cette question, «Une Suisse sans Suisses. Les guides de voyage dans la construction d'une identité nationale (1840-1880)» in *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande* 4 (1998), pp. 443-456, et «Du touriste au guide de montagne: la question de l'identité alpine (1850-1920)» in Daniel J. Grange (sous la direction de), *L'espace alpin et la modernité. Bilans et perspectives au tournant du siècle*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 2002, pp. 289-300.
- 5 Bartolomé Bennassar, *Histoire de la tauromachie. Permanences et mutations d'une société du spectacle*, Paris, Desjonquères, 1993.
- 6 Elias Norbert et Dunning Eric, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard, 1994 (1986 pour l'édition anglaise originale), p. 223.
- 7 Pour les liens entre technologie, loisirs et religion, cf. Michel Lagrée, *La bénédiction de Prométhée, religion et technologie, XIX^e-XX^e siècles*, Paris, 1999.
- 8 Elias Norbert et Dunning Eric, *op. cit.*, pp. 131-136.

